
Ces oubliés de l'histoire, *les poilus de l'ailleurs*. Entre stéréotypes et autofiction dans *D'amour et de guerre* de Akli Tadjer

These forgotten stories, the hairy ones from elsewhere. Between stereotypes and autofiction in *Love and war* by Akli Tadjer

Imene NAHOUJ¹

Lounici Ali Blida 2 | Algérie
nahoui.imen@gmail.com

Safa OULED HADDAR

Lounici Ali Blida 2 | Algérie
oh.safa@gmail.com

Résumé : *Durant les deux guerres mondiales, la France a fait un appel particulier à sa réserve humaine, issue de ses anciennes colonies : des tirailleurs, des spahis, etc. Mobilisés sur tous les fronts pour servir la France. Cependant, il est essentiel de se pencher sur le sort de ces « poilus de l'ailleurs, sans histoires », contraints de participer à une guerre qui n'était pas la leur, tout en explorant leurs identités et leurs histoires, oscillant entre autofiction et stéréotypes. À travers le roman « D'amour et de guerre » d'Akli Tadjer, l'auteur nous invite à revisiter comment il a su ranimer les cicatrices de l'Histoire et des mémoires, longtemps oubliées.*

Mots-clés : *Algérie, Tirailleurs, oubliés, Stéréotype, Autofiction*

Abstract: *During the two world wars, France made a special appeal to its human reserve, from its former colonies: skirmishers, spahis etc. Mobilized on all fronts to serve France. However, it is essential to look at the fate of these "furry people from elsewhere, without stories", forced to participate in a war that was not theirs, while exploring their identities and stories, oscillating between autofiction and stereotypes. Through the novel "D'amour et de guerre" by Akli Tadjer, the author invites us to revisit how he managed to revive the scars of history and memories, long forgotten.*

Keywords : *Algeria, Tirailleurs, forgotten, Stereotype, Autofiction*



¹ Auteur correspondant : IMENE NAHOUJ | nahoui.imen@gmail.com.

La réminiscence du passé, est ce lien indéfectible partagé entre la Mémoire et l'Histoire. Cette dernière scrute, inlassablement, les archives du passé, dans l'espoir de démêler les fils qui retiennent le présent. D'un autre côté, la Mémoire tient fermement les rênes du passé, notamment son évasion, l'obligeant à la servir. Cette danse de va-et-vient, cette valse entre Mémoire et Histoire, est une liaison ancrée dans les profondeurs de l'histoire, surtout en ce qui concerne la relation tumultueuse entre la France et ses anciennes colonies.

Au tournant du XX^e siècle, alors que les nuages sombres d'une guerre européenne imminente se formaient au-dessus du continent, la France se trouva dans l'obligation de renforcer ses forces militaires en Europe. Après les cicatrices profondes infligées par la Première Guerre mondiale, la France cherche désespérément à s'appuyer sur les ressources de son empire colonial. Elle sollicite non seulement les ressources économiques, mais également le capital humain. C'est en Afrique que la France entrevit l'opportunité de puiser la force humaine nécessaire pour ses desseins. À cette époque, la France se lance à la recherche de nouveaux héros, pour combler le vide laissé par les horreurs de la Grande Guerre. L'armée avait besoin d'hommes, quelle que soit leur origine : Algériens, (Musulmans, Juifs), Marocains, Sénégalais, Malgaches ou Gabonais, chaque soldat devenait un maillon essentiel, car la Seconde Guerre mondiale se déclarait, mais surtout exigeait une réaction de la part de la France. Des combattants venus de tous les coins du continent africain, appelés traditionnellement « tirailleurs » en référence au corps créé par Faidherbe en 1857, furent mobilisés. Cependant, cette guerre, malgré les bouleversements qu'elle engendre dans l'histoire moderne, est aussi un champ de conflits mémoriels et de perturbations psychiques. Dans la littérature algérienne de l'extrême contemporain, le passé est utilisé pour déterminer la position de l'auteur, apportant ainsi une dimension mémorable aux événements survenus en Algérie. Cela permet avant tout d'établir un lien personnel entre l'individu et les questions nationales d'une manière significative. Les lecteurs peuvent ainsi relier la souffrance racontée par l'auteur à travers ses personnages à la nécessité de raconter son propre récit ainsi que celui de son pays, contribuant ainsi à une refondation de la mémoire collective algérienne.

C'est une opportunité de donner une voix à un groupe mémoriel qui a longtemps été éclipsé par l'histoire, réduit au silence et à l'invisibilité. Navigant entre la réalité et les stéréotypes, l'histoire des tirailleurs algériens enrôlés dans la Seconde Guerre mondiale reste un trou noir dans l'histoire commune franco-algérienne. Ce sont des pans de mémoire collective qui réclament d'être comblés. Si la réparation de certaines vérités historiques est impérative, il est tout aussi crucial de mettre fin aux stéréotypes persistants qui entourent ces combattants. Voilà le dessein de notre recherche, qui s'efforcera de démystifier le parcours d'Adam et de ses compagnons, contraints à la conscription pour une guerre peu ordinaire. Nous cherchons à comprendre comment, au fil du temps, les tirailleurs ont réussi à s'affranchir de l'oppression des stéréotypes d'infériorité qui les avaient longtemps entravés. Un voyage à travers les pages du roman *D'amour et de Guerre* d'Akli Tadjer, publié en 2021, nous guidera dans cette quête de vérité et de réhabilitation, en intégrant l'histoire dans sa fiction. Nous nous penchons sur la question de comment écrire la mémoire au cœur de la guerre, un acte complexe qui exige à la fois réflexion et sensibilité.

1. De l'indigène au tirailleur : les stéréotypes autour des poilus de l'ailleurs

Le terme « stéréotype », originaire de l'an 1798, trouve ses racines dans l'univers de l'imprimerie où il désignait une forme en plomb destinée à mouler des clichés typographiques. Toutefois, ce terme s'est frayé un chemin dans la sphère de la perception sociale pour caractériser les images préconçues que nous édifions autour des groupes sociaux. C'est avec Walter Lipmann, un homme aux talents multiples en tant que journaliste, écrivain et homme politique, que le concept de « stéréotype » a été propulsé dans le domaine des sciences sociales, au sein de son ouvrage intitulé *L'opinion politique* en 1922. Lipmann, en employant l'expression « stéréotype », souhaitait mettre en exergue les convictions rigides qui peuplent notre compréhension des situations sociales complexes. Selon lui, ces images prédéfinies sont cruciales pour notre adaptation à une réalité souvent alambiquée. Afin de mieux appréhender cette notion, nous nous pencherons sur les réflexions de chercheurs qui se sont plongés dans ce domaine, notamment Ruth Amossy (Amossy, 1991), Claude Bouché (Bouché, 1974), Anne Herschberg-Pierrot (Pierrot, 1980), et Anne-Marie Perrin-Naffakh (Naffakh, 1985).

Le terme « stéréotype » en question englobe une structure, une conjonction d'éléments qui peuvent se déployer sur plusieurs plans : linguistique (comme les syntagmes et les phrases), thématique et narratif (avec des scénarios, des schémas argumentatifs, des actions, des personnages, et des décors), ainsi qu'idéologique (comprenant des propositions, des valeurs, et des représentations mentales). À la suite d'Anne Herschberg-Pierrot, on peut asseoir ces trois plans sur les « niveaux » rhétoriques de l'élocutio, de la dispositio, et de l'inventio (Pierrot, 2021 : 338). Dans le but d'éviter tout quiproquo, certains érudits ont proposé de les désigner par des appellations distinctes : « cliché » pour les stéréotypes langagiers, « poncif » pour les thèmes littéraires, « lieu commun » pour les propositions idéologiques, et « stéréotype » pour englober la totalité de ces représentations et bien davantage (Amossy, 1991 : 33). Et sur cette dernière appellation que s'accrochera notre réflexion.

1.1. Chair à canon : race guerrière, infanterie

En ce qui concerne notre étude sur les tirailleurs algériens, il est impératif de faire la distinction entre les différentes appellations des régiments de l'armée française. En effet, de nombreux chercheurs s'intéressent à ce sujet tendant à confondre l'armée d'Afrique, qui englobe la Légion étrangère, principalement composée d'Européens et d'Asiatiques venus des quatre points du globe, mais qui inclut également les troupes d'Afrique du Nord comprenant les régiments d'infanterie coloniale et les bataillons de tirailleurs. Il est essentiel de ne pas amalgamer cette armée d'Afrique avec les troupes coloniales recrutées en Afrique subsaharienne. Le regard porté sur les poilus² provenant d'autres horizons, appelés les tirailleurs à l'époque, qu'ils soient tirailleurs sénégalais (une désignation englobant un large éventail de troupes issues de l'Afrique-Occidentale française et de l'Afrique-Équatoriale française (d'AOF et AEF), incluant les tirailleurs indochinois et malgaches, ou des tirailleurs nord-africains, à savoir les Algériens, Tunisiens, et Marocains, est profondément influencé par des critères et des éléments irrationnels. Ces facteurs, enracinés dans des temps immémoriaux ou forgés à une époque plus récente, prennent

² François Déchelette affirme qu'un « poilu » est un « Soldat de la Grande Guerre, c'est-à-dire gars à poil » (1918 : 163). Il s'agit de l'épithète attribué au combattant français, contribuant à l'élever au rang de modèle, de figure exemplaire à transmettre aux générations futures.

souvent la forme de stéréotypes nationaux dans les relations interculturelles. Comme le souligne Alain Deligne, Les stéréotypes nationaux jouent un rôle majeur dans l'élaboration d'une classification unique, déterminant des traits de personnalité propres à chaque individu, les maintenant dans une fixité que même le franchissement des frontières préétablies ne saurait altérer » (Deligne, 1994 : 309).

Il est indéniable que ces stéréotypes nationaux exercent une influence manifeste sur les relations internationales (Jeanneney, 2000). Plusieurs caractéristiques ont été établies par Robert Frank permettant de mûrir la définition du stéréotype : sa réduction simplificatrice, sa dimension sociale et collective, sa durée et sa répétition dans le temps, ainsi que l'expression d'un jugement (Frank, 2000 : 20-21). Le fait d'émettre un jugement distingue donc le stéréotype du lieu commun. Et, comme il se rapproche plus du réflexe que de la réflexion, le « stéréotype » est à la fois un préjugé et un cliché : un préjugé sous forme de cliché, c'est-à-dire d'une image sans cesse répétée, ou un cliché sous la forme d'un jugement péremptoire le plus souvent négatif (2000 : 20-21). Ce jugement est tiré de l'observation et implique que le stéréotype repose sur une part de réalité, dont il peut tirer sa force (Wismann, 2000 : 28). Et c'est ce qui tournait exactement autour des tirailleurs nord africains, et qui appartenait probablement à deux grandes séries de réflexions et de comportements à l'égard des troupes coloniales et notamment des tirailleurs durant la première et la deuxième guerre. En 1910, le lieutenant-colonel Charles Mangin publie un livre-plaidoyer appelant à la création d'une « force noire »

Si l'on veut que l'unité noire soit apte au combat moderne sous toutes ses formes il faut que les bataillons soient composés de la façon suivante de points 1/3 d'européens deux tiers d'indigènes. La guerre actuelle nécessite dans chaque unité un nombre de plus en plus grand de spécialistes ce n'est qu'avec des européens que l'on pourra avoir satisfaction. (Mangin, 1910)

L'incorporation de ces soldats indigènes dans les rangs de l'armée française serait vue comme un moyen de renforcer la politique coloniale du général Bugeaud mais avant de commencer notre propos, il faut distinguer les Français d'Algérie, mobilisés comme tous les citoyens, de ceux qu'on appelait alors les « indigènes », c'est-à-dire les musulmans ou tirailleurs algériens et c'est ce qui nous intéresse le plus dans cette recherche. Dans *la notice à l'usage des gradés appelés à commander des militaires musulmans nord-africains*, le « LE MUSULMAN NORD-AFRICAÏN AU REGIMENT » (Ministère de la guerre, 1941) est perçu comme un individu faisant partie des peuples réputés vaillants au combat :

Fils d'une race vigoureuse et énergique, aimant traditionnellement le « baroud », ayant à un degré élevé le sentiment de l'honneur, le goût du geste large et généreux, de la fantasia, tout en ne négligeant pas les ressources de la ruse et de l'astuce, ce guerrier-né fait en effet preuve des réelles aptitudes au métier militaire tel que nous l'entendons. (Ministère de la guerre, 1941)

Le tirailleur musulman nord africain est considéré comme celui qui a l'âme qui incarne la bravoure au combat, une bravoure qui confère ce supplément de courage nécessaire pour faire face au danger, jusqu'à accueillir la mort avec une résignation presque fatale, attribuée au mektoub, ce destin que le soldat musulman accepte comme la volonté divine, au même titre que la chance, cette baraka bienheureuse. L'esprit du tirailleur est inextricablement lié au combat, ce baroud que le Nord-Africain considère comme une noble entreprise, une sorte de jeu où la mort ne suscite aucune crainte. En retour, il

attend du commandement qu'il soit exercé avec rigueur, respectant scrupuleusement la chrâa : la justice. Cette notion est cruciale à ses yeux, exigeant qu'elle soit rendue sans la moindre hésitation, méprisant toute forme de faiblesse. Ce principe, indiqué dans une notice de 1941 à l'usage des gradés appelés à commander des militaires musulmans nord-africains, il s'agit d'une première étape qui conduit au stéréotype de la race guerrière. Sur cela le général Maunoury en témoigne lors de la grande guerre :

Disciplinés au feu, ardents dans l'attaque, tenaces dans la défense jusqu'au sacrifice, ils donnent la preuve indiscutable de leurs valeurs guerrières qualités qui les placent définitivement sur le même rang que nos meilleures troupes d'Afrique et les rendent dignes de combattre aux côtés des troupes françaises. (Millerand 1859-1943 ministre de la Guerre en 1914-1915)

Certains régiments étant réputés plus aptes à faire la guerre que d'autres, vision raciale des temps coloniaux adaptée à des fins militaires « *Robuste, agile, sobre, résistant à la fatigue et aux intempéries, doué d'une vue perçante et d'une ouïe très fine, il est un remarquable marcheur et peut devenir un bon tireur, un habile combattant* ». (Ministère de la guerre, 1941) Dans une perspective coloniale. Il est frappant de voir comment des caractéristiques physiques et des compétences supposées ont été utilisées pour établir des hiérarchies entre différents groupes humains. Le général Maunoury semble glorifier certaines qualités physiques et morales spécifiques en mettant en avant la capacité supposée de ces groupes à faire la guerre une manière parmi d'autres afin de justifier le fait de mettre ces soldats aux premiers rangs des bataillons. Il s'agit d'une vision qui repose sur des notions raciales, reflétant la mentalité de l'époque coloniale où les peuples autochtones étaient souvent réduits à des stéréotypes simplistes. Ces généralisations ont été adaptées à des fins militaires, justifiant ainsi l'enrôlement de ces groupes dans des rôles de combat au sein de l'armée coloniale, ajoutant au stéréotype d'invincibilité et de sauvagerie, celui de fragilité toujours afin de justifier le taux de mortalité d'où provient l'expression (chair à canon), le générale Koenig s'explique en 1942 autour du sujet :

Si l'on veut que l'unité noire soit apte au combat moderne sous toutes ses formes il faut que les bataillons soit composé de la façon suivante de points 1/3 d'européens deux tiers d'indigènes c'est le terme de l'époque je m'en excuse la guerre actuelle nécessite dans chaque unité un nombre de plus en plus grand de spécialistes ce n'est qu'avec des européens que l'on pourra avoir satisfaction (koenig, 1942)

Les propos du General Koenig nous dévoilent une vision à la fois complexe et perturbante de la composition des unités militaires. Il suggère que pour qu'une unité soit pleinement préparée aux formes de combat modernes, elle devrait idéalement être constituée d'un tiers d'Européens et de deux tiers « d'indigènes » (un terme désuet dont on doit rappeler le contexte historique). Cette division ethnique soulève de nombreuses interrogations sur la façon dont elle était perçue à l'époque, et suscite aujourd'hui des sentiments mitigés. D'un côté, elle pourrait être vue comme une tentative de combiner les compétences spécifiques des Européens avec les connaissances locales des indigènes, visant ainsi à renforcer l'efficacité des unités militaires. D'un autre côté, elle émet des questions sur les préjugés de l'époque et l'injustice de cette séparation. L'idée que la guerre moderne exige de plus en plus de spécialistes est intrigante. Une perspective racialement biaisée qui sous-estime les compétences et les capacités des soldats indigènes. General Koenig met en évidence les stéréotypes et les préjugés qui ont influencé les politiques militaires et les pratiques de recrutement à cette époque. Il est essentiel de reconnaître comment de telles idées discriminatoires ont façonné les décisions militaires du passé et ont conduit à

des inégalités criantes au sein des forces armées. Les bataillons de tirailleurs sont déployés en tant qu'unités d'infanterie, principalement en raison du fait que les tirailleurs ne maîtrisent pas toujours correctement le français, ce qui limite leur accès aux postes techniques. Il est bien connu que les unités techniques subissent des pertes nettement moindres que l'infanterie, ce qui semble être le facteur clé, si tant est qu'il existe des secrets concernant la mortalité des troupes coloniales. C'est une réalité établie qui témoigne des attitudes sociales, ethniques et racistes de l'époque. Pour être explicite, retournons à la notice « À l'usage des grades appelés à commander des militaires musulmans nord-africains » il est souligné que le rôle de l'officier français, est de guider ses hommes, les définissant comme ses propres enfants. « Le gradé français à charge d'âmes, il doit guider ses hommes comme il guide ses enfants » (France. Ministère de la guerre, 1941) donc on est bien dans le stéréotype éculé : si vous voulez de l'africain du nord-africain qui est un grand enfant, il faut le guider et donc l'encadrer sérieusement.

S'il importe de rétablir certaines vérités historiques, il faut aussi en finir avec certains stéréotypes sur ces combattants. Il est nécessaire de voir du côté de la littérature afin de donner la voix aux muets de l'histoire.

2. De l'histoire à l'autofiction : qui sont ces tirailleurs algériens ?

De l'histoire à la littérature, s'ouvre un panorama riche et diversifié qui nous plonge au cœur de la question des tirailleurs. Plusieurs instances, qu'elles soient supranationales ou nationales, des médias, des collectifs, ou des individus, convergent pour explorer le passé. Chacun d'eux place au centre de ses préoccupations un discours sur l'histoire. Les tirailleurs sénégalais appartiennent à ce vaste ensemble des troupes d'infanteries coloniales recrutées en Afrique sub-saharienne et intégrées dans un corps spécifique (tirailleurs sénégalais), créé en 1857 par un décret de Napoléon III. C'est une ordonnance royale du 7 décembre 1841 qui consacre l'existence des « troupes indigènes » et les organise en les dotant d'un statut en harmonie avec celui des autres corps de l'armée. Naissent ainsi en 1855 les tirailleurs algériens, en 1857 les tirailleurs sénégalais sont intégrés à l'infanterie de marine. En 1884, les tirailleurs tunisiens et la même année les tirailleurs indochinois rejoignent les rangs de l'armée. En 1895, les tirailleurs malgaches et en 1915 les tirailleurs marocains et enfin en 1916 les tirailleurs du pacifique à Nouméa s'ajoutent aux troupes déjà sélectionnées. Lors des conquêtes coloniales, la France a recruté ses soldats dans les populations conquises, ce corps a été transformé en régiment d'infanterie de marine en 1958 avant d'être définitivement supprimé entre 1960 et 1962. Pendant un siècle et demi les Tirailleurs ont participé aux campagnes coloniales menées par la France, aux deux guerres mondiales en Europe et ils sont intervenus lors de grands conflits de décolonisation en Indochine et en Algérie. Ils ont subi au cours de ces opérations de nombreuses pertes et divers traumatismes. Comme pour tous les combattants des grandes guerres et particulièrement de la Première et la deuxième guerre mondiale, les troupes coloniales de l'armée française, les soldats de l'Empire morts pour la France, inhumés dans un premier temps dans des tombes provisoires, ont été regroupés dans des carrés militaires spécifiques au sein de nécropoles nationales, leur donnant ainsi leur première identité mémorielle. Les tirailleurs algériens quant à eux étaient principalement recrutés parmi la population autochtone de l'Algérie française. Ils provenaient de diverses régions d'Algérie, offrant ainsi une mosaïque d'ethnies et de

communautés. Le recrutement s'est opéré à la fois de manière volontaire et sous la contrainte, surtout lors de la période trouble de la drôle de guerre de 1939 à 1940.

Les domaines du cinéma et de la littérature émergents comme des véhicules puissants pour nous présenter des perspectives différentes qui invitent à une réflexion profonde sur notre Histoire commune et sur la mémoire sélective qui unit les peuples. Le dernier film d'Omar Sy, sorti en 2023, illustre avec force cette dynamique, révélant la résurgence de l'histoire des tirailleurs sénégalais de la Première Guerre mondiale. Réalisé par Mathieu Vadepied, ce film s'attache à restaurer la mémoire de ces combattants dont la France fut grandement reconstituée. L'histoire poignante d'un jeune Sénégalais contraint à la guerre, et de son père qui s'engagea volontairement pour le protéger, devient le fil conducteur du récit. Le film nous emmène dans les tranchées de la Première Guerre mondiale, où ces hommes venus d'Afrique se battent aux côtés des Poilus français. Cette exploration mémorielle transforme la perception du peuple français vis-à-vis de l'Arc de Triomphe, suscitant des questions : et si le Soldat Inconnu était un tirailleur africain ? Un autre film, « Indigènes », réalisé par Rachid Bouchareb en 2006, se penche sur le destin de quatre protagonistes d'origine maghrébine (Algérie, Maroc, Tunisie), enrôlés de force comme tirailleurs pendant la Seconde Guerre mondiale. Le film dépeint les expériences de ces hommes confrontés à la discrimination, à l'injustice et à la brutalité de la guerre, tout en luttant pour leur liberté. Le choix du terme « indigènes » pour les distinguer des « hommes » par les autorités militaires révèle la distinction méprisante opérée à leur rencontre. Ce film se pose comme un acte contre l'oubli, cherchant à rendre hommage à ces « indigènes » qui ont contribué au glorieux passé de la France, mais furent injustement ignorés. Son succès a contribué à susciter un débat national sur la reconnaissance et la réparation des anciens combattants coloniaux. Il poussa même le président Jacques Chirac à corriger certaines des injustices commises par le régime colonial, afin de restaurer la mémoire de ces soldats oubliés. La littérature, à son tour, se révèle être un instrument puissant pour anticiper et mettre en lumière des situations historiques et mémorielles, notamment celles des tirailleurs algériens confrontés à une guerre qui n'était pas la leur. Les écrivains ont commencé à donner une voix à leur expérience, à braver l'écriture pour révéler une vérité longtemps tue. Les romanciers ont ainsi ouvert des voies que les historiens hésitaient parfois à emprunter, arguant du manque de ressources ou de l'accès aux archives. La figure du tirailleur dans la littérature incarne un héros oublié, un protagoniste méconnu dont le récit s'entrelace avec l'Histoire, tissant une trame narrative riche en émotions, en conflits et en quête d'identité. Ces hommes, souvent désignés par des appellations diverses comme « tirailleurs sénégalais », « tirailleurs nord-africains » ou encore « indigènes », portent le poids d'une double allégeance, à la fois à leur terre natale et à la patrie coloniale. Le tirailleur, sous la plume de l'écrivain, devient le symbole d'une dualité complexe, celle d'un individu forcé d'embrasser une cause qui n'est pas la sienne, de se battre pour une nation qui ne lui accorde pas toujours la reconnaissance méritée. Ces récits mettent en lumière le destin tragique de ces soldats enrôlés de force, arrachés à leurs racines, à leur culture, et confrontés à un monde inconnu, à des horreurs qu'ils ne devaient pas connaître. Ces récits littéraires révèlent également la persévérance de ces tirailleurs, leur courage face à l'adversité, et leur lutte pour surmonter les stéréotypes et les préjugés qui les environnent. Ils se dressent comme des figures de résistance, des porte-paroles de la mémoire, des témoins muets de l'histoire, qui finissent par trouver leur voix à travers les mots de l'écrivain.

L'écrivain, à travers la figure du tirailleur, explore des thèmes universels tels que l'identité, la quête de reconnaissance, l'appartenance, et la lutte pour la justice. Ces personnages deviennent des avatars de l'humanité, des archétypes de la lutte contre l'oppression et l'injustice. La littérature, en offrant une voix à ces tirailleurs, contribue à la réhabilitation de leur mémoire, à la reconnaissance de leur sacrifice, et à la remise en question des stéréotypes et des préjugés qui les ont longtemps entourés. Elle nous rappelle que derrière chaque uniforme se cache une histoire humaine, une histoire qui mérite d'être racontée, lue et mémorisée.

Pour la plupart des écrivains algériens, l'histoire de l'Algérie est davantage une question de représentation que de faits incontestables, offrant une toile propice à la réinterprétation. Dans la littérature algérienne de l'extrême contemporain, les romans se muent en un système complet qui embrasse une connaissance encyclopédique des références historiques, qu'elles appartiennent au passé ou au présent. Les récits individuels et collectifs se mêlent à l'histoire universelle, donnant au roman la capacité d'esthétiser le passé. Comme le suggère Rancière, la fiction rend l'histoire contemporaine, la transformant en une représentation théâtrale, entre guerre, histoire et fiction. Dans le récit *D'amour et de Guerre*, l'auteur recourt à l'autofiction pour capturer le passé en tant que document historique, illustrant comment les récits mêlant autobiographie et fiction peuvent servir de témoignages du passé. Autofiction en tant que genre littéraire singulier est caractérisée par le mélange habile des éléments de la vie personnelle de l'auteur avec des éléments de fiction, créant ainsi une zone grise où la frontière entre réalité et imagination devient floue. Cette démarche confère à l'écrivain la possibilité de s'exprimer tout en préservant une marge de créativité. Les détails personnels et les émotions vécues par l'auteur fournissent un éclairage unique sur la période à laquelle se déroule l'intrigue, transformant ainsi des récits en des témoignages vivants qui reflètent la manière dont les individus ont traversé et interprété les événements historiques. L'autofiction a le pouvoir d'apporter une dimension émotionnelle et humaine à l'histoire, en permettant une plongée dans les expériences individuelles de ceux qui ont vécu des périodes historiques particulières. Ces récits peuvent compléter les sources historiques traditionnelles, offrant une perspective personnelle qui enrichit notre compréhension du passé. « Depuis longtemps j'avais cette histoire en tête parce que mon père, Ali, a fait la Seconde Guerre mondiale et ne m'a raconté que des bribes de cette humiliation de plus. Prisonnier et envoyé en Allemagne, il s'est évadé et a retrouvé Paris » (Tadjer, courrier picard, 2021)

Le roman *D'amour et de Guerre* d'Akli Tadjer, publié en 2021, offre un exemple éloquent de cette démarche. Il nous plonge dans le vécu de jeunes Algériens, musulmans et juifs, « indigènes » de l'époque, engagés malgré eux dans une guerre n'est pas la leur. Le personnage central, Adam, un jeune berger kabyle, rêvait d'une vie simple aux côtés de sa bien-aimée, Zina, dans une maison nommée la Clef, qu'il avait bâtie de ses propres mains. Sa vie bascule quand il est enrôlé de force pour une guerre qui ne lui appartient pas. Le roman évoque les souffrances endurées par les combattants, le froid, l'humidité, les combats, la maladie, le racisme, et la coexistence difficile de cultures et de religions diverses. Le récit nous plonge au cœur des camps de prisonniers où la mixité côtoie la ségrégation. Après la guerre, Adam s'évade avec Samuel, le fils du rabbin de son village, et Tarik, un futur imam qui collaborera avec la Gestapo. L'écrivain dépeint avec tendresse et empathie cette période tumultueuse. Le roman comble un manque de représentation pour ces soldats oubliés et méprisés des deux côtés, contribuant à la reconnaissance de leur

rôle dans la libération de la France et dans la lutte contre le colonialisme. Cette œuvre donne une voix à ceux qui étaient longtemps restés dans l'ombre de l'histoire, ignorés par la France et l'Algérie. L'auteur nous plonge dans le contexte de l'époque, où les jeunes Algériens furent détournés de leur service militaire initial pour être contraints de combattre en Europe. L'histoire secrète de ces soldats, engagés parfois par des promesses non tenues, est ainsi révélée. Alors que la France s'enlisait dans la guerre, elle fit appel au réservoir humain de ses colonies en recourant à la force. Les jeunes Algériens, privés de moyens de subsistance, furent enrôlés pour défendre l'honneur de la patrie. Le roman d'Akli Tadjer nous emporte dans un périple marqué par l'émotion, en donnant voix à ces soldats longtemps oubliés, tout en contribuant à la réhabilitation de leur mémoire. Le romancier aborde des événements historiques peu connus du grand public (mode de recrutement, la bataille d'Haubourdin, les camps de Frontstalags), c'est une période quasiment pas enseignés à l'école, l'histoire des tirailleurs algériens, entre 1939-1945 :

Mon ambition, c'est de raconter la période de la guerre 39-45, mais du point de vue d'un soldat colonial. Il y a beaucoup d'ouvrages, de romans sur la seconde guerre mondiale, mais ils sont peu nombreux à adopter cet angle de vue. Le regard est ici différent : ces soldats vont défendre une liberté qui n'est pas la leur et qu'ils n'ont pas davantage chez eux comme ils sont colonisés. En plus, ils combattent, avec des moyens qui ne sont pas ceux des soldats français (vieilles armes, équipements hors d'âge...). (Tadjer, 29 mai 2022)

L'écrivain lie habilement la narration romanesque à un récit témoignage en utilisant le narrateur-témoin, Adam. Ce dernier se charge de dépeindre la guerre, un élément central qui a éveillé sa mémoire rétrospective, lui permettant de partager les traumatismes provoqués par la Première Guerre mondiale. Dans le roman, le questionnement s'articule autour de jeunes tirailleurs algériens, explorant leurs parcours, leurs souffrances, et les destins entravés qu'ils ont connus, tout en faisant face aux stéréotypes et à la réalité. Cette analyse vise également à nous plonger dans l'histoire à travers le récit d'Adam, mettant en lumière les façons dont la guerre a façonné son enfance. Elle tisse un lien entre Histoire, Mémoire et Fiction, tout en se consacrant à la création littéraire.

Akli Tadjer s'emploie à exposer les destins de ces oubliés de l'histoire en adoptant une approche contemporaine du témoignage. Paul Ricoeur souligne que lorsque les sources historiques sont insuffisantes, l'histoire a besoin de témoins pour être reconstruite. C'est dans ce contexte que notre réflexion initiale se tourne vers Adam et ses amis Samuel, Tarik qui se trouvent les témoins de l'histoire.

2.1. Adam : la force des souvenirs face au silence

Nous nous sommes plus dans les récits conventionnels d'enfants-soldats que l'on peut trouver dans des œuvres telles que *L'Enfant noir* de Camara Laye (1953), *Black Boy* de Richard Wright (1945), ou même *Allah n'est pas obligé* de Ahmadou Kourouma (2000). Dans *D'amour et de Guerre*, l'essence du récit repose entièrement sur les souvenirs, les traumatismes, et surtout les diverses mémoires, établissant une narration bien distincte des romans classiques se rapportant à la Seconde Guerre mondiale. Ainsi, le récit fictionnel se fusionne avec les faits réels, entrelaçant les destinées des personnages aux méandres de l'Histoire. En plus des événements fictifs qui animent l'intrigue, des figures historiques et des épisodes véridiques viennent s'entremêler. La documentation est habillée en toile de fond, imprégnant le roman de sa présence constante. En suivant les parcours d'Adam, Tarik et Samuel, le lecteur est témoin des atrocités de la Seconde Guerre

mondiale et aussi d'un amour fraternel qui est né à Bousoulem et qui a continué d'exister malgré leurs destins contrariés. Le roman est un lieu de cohabitation des différences. « Pour nous tous, c'était une première de nous retrouver à poil, musulmans, juifs, chrétiens. » (Tadger, 2021 : 79). L'auteur nous dépeint un tableau des destins oubliés, de ceux qui se sont dévoués pour la France sans obtenir la reconnaissance de l'Histoire. Assurément, dans ce roman, l'accent est placé sur la manière dont la mémoire s'est construite et s'est appropriée « l'accent est mis sur le mode de construction et d'appropriation de la mémoire, particulièrement celle d'un traumatisme qu'il faut aller récupérer au-delà d'une barrière de l'oubli » (Vincent Jouve, 1993 : 36).

Adam, profondément épris de Zina, nourrissait des rêves d'un futur commun, imaginant un mariage et une vie ensemble dans la maison en construction appelée « La Clef ». C'était un jeune orphelin autodidacte, suivant les cours de M. Grandjean depuis sa fenêtre. À cette époque, on murmurait déjà des prémices de guerre, mentionnant un certain Hitler. Adam avait déjà été sensibilisé à la Grande Guerre de 14-18, que son père avait vécue et qui l'avait marqué par des cicatrices profondes. Il s'était juré de ne plus se battre pour un pays qui avait colonisé le sien, et qui avait été à l'origine des tourments de son enfance, comme il le confesse, « En jetant la dernière pelletée de terre sur le cadavre mutilé de mon père, je m'étais juré de ne jamais tomber pour la France » (Tadger, 2021 : 46). Cependant, le destin d'Adam bascule lorsqu'il reçoit sa convocation pour rejoindre l'armée française et combattre les ennemis allemands. Adam se trouve désormais contraint de lutter contre un adversaire qu'il ne connaît pas, ce qui bouleverse son existence, le détachant de sa patrie et de sa bien-aimée, tout en l'exposant à la cruauté de la guerre.

Le 22 octobre 1939, une séquence déterminante est amorcée de la manière suivante : « Elle fit marche arrière, me tendit une enveloppe bistre, parée de l'oriflamme tricolore reçue du facteur la semaine précédente » (Tadger, 2021 : 34). Pour une personne traumatisée, la réminiscence d'un événement traumatique déclenche un maelström de souffrance et d'angoisse, des émotions personnelles qu'elle cherche souvent à enterrer tout au fond d'elle, car tout rappel de la douleur la conduit vers le silence et le mutisme. Lorsque cet ordre d'incorporation fut promulgué, une terreur indescriptible envahit l'esprit d'Adam, déclenchant une tourmente d'émotions bouillonnantes. Il rapporte, avec les mots de Tadger en 2021, que « Mon cœur battait frénétiquement, j'avais des bouffées de chaleur et de froid, et la nausée me montait aux lèvres » (Tadger, 2021 : 35). Ses nuits furent alors hantées par des cauchemars où l'uniforme kaki que son père avait porté lui apparaissait, le même uniforme réservé aux combattants venus d'horizons variés. Cependant, dans ce cas particulier, le silence n'équivaut pas l'oubli. La vivacité du moment présent réveilla une mémoire rétrospective, Adam remonte avec sa mémoire jusqu'aux traumatismes vécus par les soldats de la première guerre, l'anamnèse ayant la capacité de réveiller des souvenirs longtemps enfouis, comme ce fut le cas pour Adam. Il est crucial de souligner que l'ancrage de la mémoire individuelle dans les cadres sociaux constitue une condition sine qua non. Le premier chapitre des « Cadres sociaux de la mémoire » de Halbwachs a déjà permis de tirer cette conclusion :

Tout souvenir, si personnel soit-il, même ceux des événements dont nous seuls avons été témoins, même ceux de pensées et de sentiments inexprimés, est en rapport avec tout un ensemble de notions que beaucoup d'autres que nous possèdent, avec des personnes, des

groupes, des lieux, des dates, des mots et formes du langage, avec des raisonnements aussi et des idées, c'est-à-dire avec toute la vie matérielle et morale des sociétés dont nous faisons ou dont nous avons fait partie. [...] C'est que [...] nos souvenirs s'appuient sur ceux de tous les autres, et sur les grands cadres de la mémoire de la société. (Halbwachs, 1994 : 38-39)

L'après-Première Guerre mondiale s'est avérée une époque marquée par l'amertume et la désillusion. Il ne fait aucun doute que de nombreux soldats et tirailleurs algériens sont revenus du front avec des cicatrices physiques, mais surtout psychologiques profondes. Leurs témoignages étaient souvent si déconcertants qu'on les croyait enclins à l'exagération, voire à la folie. À travers les souvenirs d'Adam, nous naviguons dans le labyrinthe de l'oubli. Un homme surnommé *14-18*, rendu fou par la guerre comme tant d'autres « était aux côtés d'autres soldats. Certains portaient les stigmates des gaz moutarde, d'autres avaient perdu un bras ou une jambe, tandis que d'autres avaient perdu toute prise sur leur propre humanité, comme ce fut le cas pour tant de ceux qui ont vécu la Grande Guerre. (Tadjer, 2021, 36)

C'est un rappel puissant des traumatismes psychologiques qui ont résulté de la guerre, ainsi que des dilemmes moraux auxquels les soldats ont été confrontés sur le champ de bataille. *14-18* n'avait jamais arrêté de chanter depuis son retour du front : « Colonisé, t'es né pour en baver... Colonisé, t'es né pour en chier. Colonisé, t'es né pour te faire zaï... zaï... zaï... » (Tadjer, 2021 : 65). La guerre s'est avérée propice à la démence, car elle déshumanise, notamment de jeunes combattants à une forme d'animalité primitive. La ligne entre la peur et la terreur est fine, et cela conduit souvent à la folie. D'autres soldats, quant à eux, se sont retranchés en marge de la société ou ont choisi de réintégrer les rangs. Les promesses n'ont pas été tenues, les familles n'ont pas toujours reçu les compensations financières auxquelles elles avaient droit, vivants et mourants dans l'indifférence générale

Pour la première fois, j'avais vu le corps nu de mon père. Sa peau était grise, flétrie, gaufrée du tibia à la cuisse. Son torse était si desséché que je pouvais compter ses côtes. J'avais honte de le penser mais égoïstement, à ce moment-là, j'avais espéré qu'il meure pour qu'il ne souffre plus et que nous soyons délivrés de ses accès de démence qui nous terrifiaient. (Tadjer, 2021 : 47)

Comment expliquer à ces jeunes hommes qui ont côtoyé la mort dans les tranchées aux côtés des Français, la non reconnaissance du pays qui l'ont servi, et qui sont toujours dans l'incapacité de partager leur vécu, comment retrouver leur place dans une société qui les voit désormais comme des individus ordinaires ? « *Il faut du caractère pour dire non à la guerre, mais il te faudra davantage de courage pour affronter les épreuves à venir* » (Tadjer, 2021 :57). La Première Guerre mondiale a eu un impact énorme sur les soldats autochtones servant dans l'armée française. Des milliers de soldats des colonies françaises, notamment d'Afrique du Nord et d'Afrique subsaharienne, sont mobilisés pour combattre aux côtés des Français. Le passé est alors invoqué et reconstitué afin de mieux saisir d'où l'on vient et de comprendre les blessures du présent. S'il faut remonter le fil de la mémoire pour retourner dans le passé, c'est bien pour combler un manque dans l'histoire personnelle ou familiale, devoir de mémoire émanant non d'un impératif extérieur mais d'un besoin intérieur. Sur ce point Paul Ricoeur écrit que « la mémoire constitue l'un des pouvoirs de cet être que je dénomme l'homme capable » (Ricoeur, 2000 :239).

Au sein de l'univers d'Adam, la guerre opère une transformation profonde quant à son innocence enfantine. Du jour au lendemain, l'enfant qui était contraint de grandir plus vite, comme la plupart des enfants fils de soldats qui cherchaient à remplacer leurs pères partis à la guerre en participant aux travaux agricoles et en consolant leurs mères, tout en étant submergés par le désespoir causé par cette absence soudaine. Cette situation dévoile, en filigrane, la question des adolescents qui, faute d'autorité ou d'absence paternelle, se regroupent en bandes et se tournent vers la délinquance durant la période coloniale.

A quatorze ans, Mohand avait commencé à chaparder des œufs, des poules, des lapins dans les basses-cours de nos colons pour nourrir sa famille, puis il avait volé des vêtements séchant dehors, puis il était descendu en ville le vendredi pour piller les sébiles des mendiants qui survivaient grâce aux dons des fidèles après la grande prière, Jamais assouvi, il n'avait dérobé la caisse de la tombola annuelle dont les fonds étaient destinés aux orphelins de guerre (Tadjer, 2021 : 35)

2.2. Fronstalag, journal d'une histoire d'amour et de guerre

Akli Tadjer nous plonge dans le cœur d'une romance inachevée, dont le décor sinistre est la toile de fond d'une guerre dévastatrice. À travers une écriture qui respire la profondeur de l'expérience humaine, il nous entraîne dans un récit émotionnellement puissant, dépeignant les tourments d'un amour impossible. Le personnage central, désespérément attaché à Zina, consigne inlassablement ses pensées et ses émotions dans un carnet rouge, au milieu des atrocités qu'il endure. Bien qu'il maudisse le jour de leur séparation, une déchirure dont la guerre en est la cause « Et je maudis, chaque jour, les fauteurs de guerre qui nous ont arrachés l'un à l'autre » (Tadjer, 2021 : 107), son amour pour Zina devient l'unique arme de l'héroïque protagoniste, lui insufflant le courage et la patience nécessaires pour avancer malgré l'horreur et la cruauté implacable de la guerre qui l'entoure. Guidé par un cœur d'une envergure impressionnante, il écrit à Zina, partageant avec elle non seulement les souffrances qu'il endure, mais aussi les actes de générosité qui lui ont maintes fois sauvé la vie.

Zina amour de ma vie, j'ai peur mais je vais me battre la rage au ventre pour sortir de cet enfer. Nous avons tant à nous aimer tous les deux. Ma bien chère Zina, accepte mes baisers les plus doux et l'assurance de mon affection la plus sincère. Adam qui ne pense qu'à toi. (Tadjer, 2021 : 102)

La guerre « appelle la parole, utilise la parole, passe par la parole³ » (Lavannes, Odaert, 2009 : 10), mais les mots sont parfois impuissants à traduire la réalité de l'expérience vécue, les mots manquent. La Drôle de Guerre a eu un impact significatif sur les soldats indigènes qui y ont participé. Lorsque la France est entrée dans la Seconde Guerre mondiale en septembre 1939, d'énormes ressources humaines ont été utilisées pour servir ses efforts de guerre sur des dizaines de milliers de jeunes, les poussant sur le champ de bataille dans le nord de la France. Des jeunes soldats enrôlés dans une guerre à laquelle ils n'appartenaient pas, provenant des différentes colonies ou territoires sous domination des puissances coloniales européennes, comme la France, la Grande-Bretagne et l'Allemagne. Ils ont été recrutés pour servir dans les forces armées de ces pays, souvent en raison d'un manque de soldats et pour épargner leurs enfants de La guerre « Chers frères, cette guerre

n'est pas notre guerre. Les Français ont fait venir nos meilleurs enfants pour économiser leur sang. » (Tadger, 2021 :231). Ou même pour demander aux indigènes de se racheter

Cette guerre est l'occasion pour vous de vous racheter. Vous allez combattre pour défendre l'honneur de la France. Nous avons cette dette envers elle parce qu'elle nous a sortis des ténèbres pour nous apporter la lumière (Tadger, 2021 :78).

Au Fronstalag, des camps réservés pour les prisonniers de l'Armée allemande situés principalement aux frontières entre la France et l'Allemagne dans la zone occupée lors de la Seconde Guerre mondiale, ils font partie des nombreux camps d'incarcérations ; les *Oflags* (camps pour officiers), les *Stalags* (camps pour sous-officiers et hommes de troupes), contrairement aux deux camps déjà cités, les témoignages écrits sur le Fronstalag, sont pratiquement inexistantes, Il est important de noter que cette période a généré relativement peu de témoignages écrits de la part des captifs, ce qui rend l'œuvre de Tadger d'autant plus précieuse en tant que source historique et littéraire.

Après avoir signé l'acte de reddition entre la France et l'Allemagne en 31 mai 1940, raconté par la plume de l'auteur, nous serons de nouveau ramenés à vivre avec Adam une nouvelle histoire mais cette fois-ci dans les affres du Fronstalag, là où les tourments de la guerre sont révélés de manière saisissante, dépeignant son effroyable réalité à travers les yeux d'un jeune homme. Avec une précision inégalée, l'auteur dévoile les lâcheurs et la brutalité du conflit, il nous tient en haleine, dévoilant un pan méconnu de l'Histoire, un chapitre méconnu, celui du traitement des soldats coloniaux pendant la Seconde Guerre mondiale, alors que l'Algérie était encore sous l'égide de la France, et que ces hommes furent contraints de prendre les armes pour le compte de la nation française : « Nous étions (prisonniers dans un camp allemand nazi, affecté spécialement aux Noirs, Arabes, Kabyles, Juifs, Jaunes, Blancs cassés...) moins que des pas-grand-chose. Nous étions de la pisse, la merde et la vomissure de cette guerre ». (Tadger, 2021 :151).

L'auteur met en lumière le vécu des personnages tels qu'Adam, Tarik, Samuel, ainsi que de nombreux autres tirailleurs indigènes maghrébins et africains, qui ont vécu souvent dans des conditions de vie particulièrement ardues sur le champ de bataille. Ils étaient fréquemment mal équipés et peu préparés aux réalités de la guerre moderne. Ils ont enduré des batailles violentes, ont dû faire face à la perte de leurs compagnons d'armes, et ont été témoins d'atrocités inimaginables. Mettant en évidence les défis auxquels ils ont été confrontés en tant que prisonniers de guerre dans un contexte marqué par le racisme et des conditions de détention souvent moins favorables que celles de leurs homologues européens : « Ils ont commencé à nous trier. Les français de souche européenne étaient regroupés sur un trottoir, nous, les Africains, Algériens, les roumis, Marocains, on nous a parqués derrière les barrières en bois comme des animaux bons pour l'abattoir ». (Tadger, 2021 :127)

Ils étaient plus d'un millier de soldats de colonies confrontés aux tranchées, aux bombardements, aux gaz toxiques, aux combats de tranchées et aux mutilations. Ils ont également été soumis à des conditions de vie difficiles, notamment une alimentation insuffisante, des maladies et des traumatismes physiques. « Avoir vingt ans, ça n'existe pas chez nous. Je suis vieux de toutes les humiliations dont j'ai souffert depuis l'enfance. » (Tadger, 2021 :61).

Quelle que soit la saison, on était nourris de choux de navets, de betteraves, de pommes de terre, de chevaux morts...de rats de la décharge qu'on nous faisait passer pour du lapin à force de bouffer de la merde certains perdaient leurs dents, toutes leurs dents, on dirait dit des vieillards. (Tadjer, 2021 :131).

Il est nécessaire de rappeler la réalité vécue par ces prisonniers de guerre, mettant en évidence la vulnérabilité de ces hommes confrontés non seulement aux horreurs de la guerre, mais également aux conséquences sanitaires dévastatrices et aux conditions de vie dégradées. Le manque d'hygiène a conduit à des épidémies de maladies infectieuses telles que la dysenterie, la tuberculose et la typhoïde, des maladies qui se propagent rapidement dans un environnement déjà affaibli par la guerre et la captivité. « A vivre sans hygiène, la dysenterie, la tuberculose et la typhoïde ont fait des ravages. On dénombrait une vingtaine de cas par jour » (Tadjer, 2021 :133). La façon dont l'auteur parvient à transmettre cette souffrance et ces épreuves est à la fois poignante et nécessaire pour une meilleure compréhension de cette période sombre de l'histoire. Tadjer dans cette partie réservée aux cinq longues années au Fronstalag, nous transporte dans le monde des soldats abandonnés aux frontières, abordant aussi les efforts des nazis pour inciter les musulmans à se tourner contre l'ennemi français, tout en examinant les relations complexes entre juifs et musulmans. Il met en lumière les désaccords et les conflits personnels provoqués par ces événements historiques. « Il n'y avait que dans les romans que des soldats vaincus fraternisaient pour mieux supporter la douleur des défaites amères » (Tadjer, 2021 :130) Ces individus se retrouvent perdus, tant sur le plan physique qu'intellectuel, emportés dans une tourmente pour laquelle ils n'étaient pas disposés. Ces tourments ont eu un impact profond sur leurs vies personnelles, entraînant des troubles émotionnels et mentaux face aux circonstances auxquelles ils n'étaient pas préparés. Les histoires d'amour pendant la guerre sont souvent utilisées pour illustrer la résilience, l'espoir et la force de l'esprit humain face à l'adversité. Mais chez Adam l'amour est là, omniprésent afin de surmonter les épreuves, de garder un espoir pour un avenir meilleur, Zina était la raison pour laquelle il voulait vivre,

Comblé, je le serai quand je t'aurai serrée contre moi pour retrouver la chaleur de ta peau, quand j'aurai passé mes doigts dans ta chevelure plus flamboyante qu'un incendie d'été et quand j'aurai pris ton visage entre mes mains pour te dire, les yeux dans les yeux, que tu m'as offert le bien le plus précieux qui soit : le manque de toi. (Tadjer, 2021 :131).

Au Fronstalag, l'amour et la guerre s'entrelacent comme deux versants d'une même réalité : c'est par sa passion pour Zina qu'Adam parvient à éclipser les atrocités du conflit et découvrir la force de continuer à vivre et à rêver. Cependant, c'est la guerre elle-même, en tant que force de séparation, qui alimente et maintient vif cet amour qu'il exprime avec véhémence : « Et je maudis, chaque jour, les auteurs de guerre qui nous ont arrachés l'un à l'autre » (Tadjer, 2021 : 107). Ainsi, se dévoile dans les lettres d'Adam une dualité saisissante, où s'entremêlent les déclarations d'amour à Zina et les récits poignants des épreuves endurées pendant le conflit. Cette fusion permet à l'auteur de concilier deux thèmes en apparence antinomiques, l'amour et la guerre, au sein d'un même récit, offrant ainsi une cohérence surprenante et captivante dans ce roman.

Conclusion

Akli Tadjer à travers son roman a assumé un rôle fondamental dans la déconstruction des stéréotypes associés aux tirailleurs, ces combattants coloniaux trop souvent négligés ou

mal représentés dans les récits historiques. À travers son personnage Adam, il a pu nous offrir une représentation plus authentique et humaine de ces soldats, brisant ainsi les idées préconçues et les préjugés qui les entouraient.

L'écrivain a exploré les destins de ces figures longtemps reléguées à l'oubli ou à une représentation simpliste, mettant en lumière leurs expériences, leurs luttes et leur contribution souvent minimisée lors des différents conflits. La littérature de l'extrême contemporain a constitué un espace permettant de dévoiler la complexité des vies de ces soldats, mettant en avant leurs émotions, leurs craintes, leurs aspirations et leur humanité. Ce portrait plus authentique a visé à remettre en question les perceptions traditionnelles et à souligner l'importance de leur présence dans l'Histoire, tout en luttant contre les stéréotypes injustes qui les entouraient.

D'amour et de Guerre, explore la fusion entre la fiction et la réalité, abordant la question de l'autofiction et du témoignage. Ceci souligne le rôle central que l'imagination peut jouer dans la critique littéraire. En mettant en avant le thème de la fictionnalisation du passé chez plusieurs écrivains de l'extrême contemporains en Algérie, qui explorent des formes narratives mêlant enquête et /au récit de filiation avec le souci, parfois, de combler les failles de l'histoire, comme c'est le cas avec les tirailleurs algériens enrôlés dans la première et la seconde guerre, la littérature est aujourd'hui invitée à interroger son rapport avec la conscience historique. Ferme volonté de témoigner et mettre à nu voire montrer les différentes facettes de cette guerre et de ses conséquences.

Tadger a eu pour dessein d'élargir la vision du public vis-à-vis des tirailleurs, les présentant non pas comme de simples figurants, mais comme des individus ayant leurs histoires singulières, leurs forces et leurs faiblesses. En démystifiant les idées reçues, ces soldats combattants méritent assurément toute notre considération et notre respect. Bien qu'ils ne fussent pas des combattants pour leur propre nation, étant sous occupation, il est essentiel de souligner qu'ils n'ont pas non plus mené de lutte contre elle. Leur mémoire doit être honorée et respectée en tant que telle. Les deux guerres ont mobilisé une masse impressionnante entre morts, blessés, et estropiés à vie. Il est crucial de reconnaître que les séquelles des deux guerres ne se sont pas simplement dissipées avec le temps, elles restent persistantes et actives tant que nous n'avons pas fait la paix avec notre propre histoire et mémoire collective.

Les hommages ponctuels rendus et les monuments établis en mémoire de ceux qui ont sacrifié leur existence ne suffisent pas à leur rendre pleinement justice. Comme le suggère à juste titre l'adage : « Pas de reconnaissance plus forte que celle de la connaissance ». Ainsi, le devoir de mémoire nous pousse vers une reconnaissance académique nécessaire de ces soldats autochtones, qui ont constitué une mosaïque guerrière au sein de l'Empire français durant la Seconde Guerre mondiale.

Il est impératif de comprendre que le simple acte de commémoration ne suffit pas. Il est nécessaire d'approfondir nos connaissances et notre compréhension de leur contribution à cette guerre et à l'Histoire dans son ensemble. Seulement alors pourrons-nous véritablement rendre hommage à ces combattants, en les reconnaissant à leur juste valeur, au-delà des simples gestes de célébration, et en les intégrant pleinement dans la trame historique, culturelle et académique de notre société.

Références bibliographiques

- AMOSSY R. 1991. *Les idées reçues : sémiologie du stéréotype*. Collection Le texte à l'œuvre.
 AMOSSY R. et HERSCHBERG PIERROT A. 2021. *Stéréotypes et clichés : Langue, discours, société*. Armand Colin.
 DELIGNE A. 1994. *Visualisation de stéréotypes*. La Licorne.
 FRANK R. 2000. « Qu'est-ce qu'un stéréotype ? Une idée fausse est un fait vrai. Les stéréotypes nationaux en Europe ». Paris.

- HALBWACHS M. 1923. « Le rêve et les images-souvenirs : Contribution à une théorie sociologique de la mémoire ». *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*.
- JEANNENEY J. N. 2000. *Une idée fausse est un fait vrai : les stéréotypes nationaux en Europe*. Paris. Hachette.
- JOUVE V. 1993. *La lecture*. Paris. Hachette.
- MANGIN C. L. C. 2011. *La force noire. La Force noire*, 1-272.
- NICOLAS T. 2021. « Adam et Zina, l'amour contrarié par la guerre », *mis en ligne le 23 Mai 2021* *Courrier*, consulté le 30/10/2023. Picard. URL : <https://www.premium.courrier-picard.fr>
- NOTICE A L'USAGE DES GRADES APPELES A COMMANDER DES MILITAIRES MUSULMANS NORD-AFRICAINS .1941 : (en ligne). Section des affaires musulmanes, ministère de la Guerre, consulté le 10/08/2023. URL : <https://histoire-geo-documents.blogspot.com/2007/05/notice-lusage-des-grads-appels.html> ,
- ODAERT O. et LAVENNE F. X. 2009. « Les écrivains et le discours de la guerre ». Dans *Interférences littéraires*, n° 3.
- RICOEUR P. 2000. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris. Seuil.
- TADJER A. 2021. *D'amour et de Guerre*. Alger. Casbah.
- WISMANN H. 2000. *Un regard philosophique. Une idée fausse est un fait vrai : les stéréotypes nationaux en Europe*. Paris. Odile Jacob.